

Madame Bullock n'aura pas eu l'occasion de passer par ces épreuves, elle a été *blackboulée* d'emblée.

Mais ce n'est pas là résoudre la question du travail de la femme, une des questions les plus vivaces et les plus intéressantes de l'économie moderne.

Je sais qu'une foule d'objections s'élèvent contre ce que l'on appelle l'invasion de la femme dans les occupations viriles, si tant est que ce soit une occupation virile de tendre un livre à un individu, de lui faire retirer son chapeau, de lui marmotter une formule invariable, puis de lui faire embrasser le susdit bouquin crasseux. Aucune de ces objections n'est, cependant, juste.

La femme a sur l'homme deux avantages : elle éprouve moins de besoins que lui ; par suite de la réserve qui lui est imposée par la nature. Elle a de plus l'avantage d'accomplir plus facilement que l'homme une foule d'ouvrages délicats auxquels se prête sa merveilleuse habileté de main.

Dans cet ordre d'idées la sténographie est entrée du premier coup dans son domaine.

Quant au premier avantage que je signale, il a de suite été exploité par les spéculateurs pour leur propre profit au détriment de son entourage, de sa famille.

C'est de ce côté que devrait se porter l'attention du législateur, c'est là le mal auquel il devrait porter remède au lieu de se préoccuper de dangers chimériques.

La femme a pourtant remporté un grand succès. Ses premières revendications nous procuraient autrefois une douce gaieté ; maintenant on n'en rit plus. Les juges décident, le Code se feuillette, les *vu*, les *considérant*, les *attendu* se mettent en branle.

A force de courage elles ont vaincu l'ironie. Elles ont tant bravé le ridicule qu'elle ont fini par le terrasser.

Je sais que la théorie sur laquelle on se base pour s'opposer à ce mouvement irrésistible a la solidité de tous les vieux blocs, l'inébranlabilité (ouf!) des fossiles, mais que diable pourquoi ne pas se résigner à être modernes ?

Pendant des siècles, je le sais, les lois, les mœurs encore plus fortes que les lois, leur ont fait une condition spéciale, trop sacrifiée et distincte de la nôtre, une existence propre, en un mot une vie à part.

Mais maintenant elles demandent la révision de cette constitution.

Nous ne sommes pas les coupables, je le sais, de l'ordre de choses établi. La femme elle-même ne peut pas s'en plaindre. Nous ne les avons pas opprimées, nous ne leur avons pas fait subir un joug. Cette assimilation, qu'elles réclament aujourd'hui, il

eût été certes de notre intérêt de la leur accorder au début. Notre paresse relative s'en fût très bien accommodée, comme d'ailleurs s'en réjouissent les chefs de peuplades barbares. Non, nous avons été galants chevaliers et honnêtes législateurs.

Les femmes ont attendu leur heure, elles nous ont laissé déblayer le terrain, et aujourd'hui qu'il n'y a plus à craindre d'écrasement physique pour accomplir les travaux auxquels elles ne demandaient pas autrefois de se livrer, elles élèvent la voix.

Aurons-nous la mauvaise grâce de leur imposer silence.

Je ne suis pas en faveur de la femme-homme ; je ne suis pas de ceux qui rêvent des femmes législateurs, avocats, premier-ministre ou président, mais du moment où l'on a proclamé que le travail est la liberté, nous, nous n'avons pas le droit de laisser le monopole de cette banale vérité aux chansons d'ivrognes qui demandent justement à ne rien faire.

Du moment où le sexe faible réclame son émancipation dans le labeur, nous devons comprendre que notre rôle de régenteurs a cessé.

La besogne manuelle, intellectuelle et artistique doit être permise à la femme qui sait y apporter une partie de son cœur pour tout harmoniser et adoucir les sentiers ardu. Où qu'elle pénètre règne aussitôt une atmosphère de dignité et de convenance qui anoblit à la fois et l'œuvre et l'homme qui en avait absorbé le contrôle.

Ouvrons donc toutes grandes les portes au travail de la femme ; pour ma part je n'y vois aucune objection, sauf, je le répète l'exploitation indigne à laquelle se livre l'homme qui l'occupe.

DEMOS.

FEU L'HON. GEO. DUHAMEL

Nous avons eu la douleur de perdre un des jeunes de notre génération, qui fut aussi un des vaillants, des honnêtes et des convaincus.

Georges Duhamel a succombé à la terrible maladie qui le minait et l'accablait sans relâche depuis bientôt cinq ans.

Il n'a pu survivre à l'éroulement du parti auquel il avait donné toute son âme, tout son cœur, sans rien exiger en échange.

Bayard égaré dans nos âges, il a surnagé dans l'anéantissement d'un parti politique avec son blason intact : "Sans peur et sans reproche."

Ses funérailles ont été splendides, dignes du respect qu'il avait su inspirer.

Le CANADA-REVUE adresse à l'ami qui vient de nous quitter son bien sincère et son bien cordial adieu, et à sa famille éplorée ses plus sincères condoléances.